

Éléments de recherche sur les sciences de l'information et de la communication au Japon

Towards Media and Communication Studies Recognition in Japanese Society

Jean Lagane



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5662>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5662

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2005

Pagination : 309-322

ISBN : 978-2-86480-859-6

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean Lagane, « Éléments de recherche sur les sciences de l'information et de la communication au Japon », *Questions de communication* [En ligne], 7 | 2005, mis en ligne le 23 mai 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5662> ; DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5662

> NOTES DE RECHERCHE

JEAN LAGANE

Centre de recherche sur les pratiques de communication
et de médiation

Université de Provence-Aix-Marseille 1
lagane@up.univ-mrs.fr

ÉLÉMENTS DE RECHERCHE SUR LES SCIENCES DE L'INFORMATION ET DE LA COMMUNICATION AU JAPON

Résumé. — Suite à une enquête menée auprès de chercheurs japonais, l'auteur observe, décrit et propose des clés d'analyse pour comprendre l'essor des sciences de l'information et de la communication (SIC) au Japon (représentations des SIC dans l'Archipel, objets de recherche et acculturation scientifique). L'approche questionne une discipline en émergence selon une perspective interculturelle de construction des savoirs.

Mots clés. — Sciences de l'information et de la communication asiatiques, altérité, communication interculturelle, japonisation, acculturation.

Une rencontre internationale¹ de chercheurs en sciences de l'information et de la communication (SIC) a fait apparaître la nécessité de regrouper les travaux francophones portant sur la communication de l'aire géographique de l'Asie de l'Est. Dans l'attente d'un savoir constitué sur cette zone dont les ténors sont la Chine et le Japon, cet article s'inscrit dans une démarche préliminaire visant à décrire et à analyser l'émergence et la spécialité des SIC dans la société contemporaine japonaise. Dans un premier temps, cet état des lieux précise les caractéristiques de la discipline et ses principaux objets d'étude et de recherche. Dans un second temps, il questionne la particularité des SIC japonaises en tentant de saisir leur degré d'affiliation avec les modèles étrangers, tout en soulignant le processus d'acculturation scientifique (japonisation) à l'œuvre dans ce champ disciplinaire.

Une enquête par imprégnation

Familier des enquêtes qualitatives de terrain² et souhaitant décrire l'atmosphère des centres de recherche nippons, j'ai assisté au mois de mars 2004 à plusieurs journées de colloques universitaires dans le domaine des sciences de l'information et de la communication. La première rencontre au cours de laquelle je devais présenter une communication se déroulait à l'université de Meiji, lors d'une journée de conférence internationale thématique sur les spécificités de la démarche scientifique en communication. La seconde concernait la participation à un symposium annuel de chercheurs en communication qui étaient rassemblés au sein de la très élitiste université privée de Waseda. Outre l'analyse des discours qui a permis de s'accoutumer aux contours notionnels que revêtent aujourd'hui les SIC au Japon, ces expériences – qu'il est possible d'associer à un travail préalable d'imprégnation ethnographique – attestent de l'existence d'un ensemble de logiques induites qui assurent la cohésion scientifique des centres de recherche nippons.

La deuxième partie du séjour a été consacrée à l'administration d'une enquête qualitative à partir d'entretiens non directifs, centrés sur le thème de l'essor des SIC, le descriptif de leur champ d'action et l'impact des modèles étrangers sur l'évolution de la discipline telle qu'elle est actuellement perçue dans l'Archipel. Une quinzaine de professeurs et directeurs de laboratoires de recherche publics et privés ont accepté de se

¹ Première Conférence internationale francophone en sciences de l'information et de la communication (CIFSIC), Bucarest, 28 juin-2 juil. 2003.

² Référence à deux approches ethnographiques de la communication, l'une en Malaisie (1999) et l'autre en Argentine (2000). Voir Lagane (2002).

soumettre aux questions. Ledit corpus d'universités satisfaisait à un critère d'exhaustivité géographique puisqu'il incluait quatre répondants – professeurs confirmés et jeunes chercheurs, hommes et femmes – d'universités tokyoïtes prestigieuses – Tôdai, Waseda, Keio et Meiji – ainsi qu'un échantillon provincial représentatif – universités de Niigata (Nord-Ouest), Kobe (Sud-Ouest), Beppu et Kumamoto (Sud, Kyûshû). Très tôt, l'ensemble des réponses des enquêtés a convergé vers des tendances thématiques présentées et analysées ci-dessous.

Notion vague et partition de la discipline

La première préoccupation était de mesurer la surface d'inscription scientifique de la communication au Japon et, notamment, à travers la représentation du domaine en langue japonaise. La majorité des répondants a reconnu que l'équivalent sémantique des sciences de l'information et de la communication le plus proche semblait être le terme de *jôhôgaku* (information science). Cependant, le flou terminologique qui entoure la notion de SIC porte les stigmates d'une reconnaissance disciplinaire tardive et difficile. Autre aspect majeur : le découpage tripartite de la discipline. Lorsque cette dernière tend vers une reconnaissance universitaire – tendance croissante à Tokyo et en voie d'affirmation progressive dans les zones périphériques de l'Archipel – elle n'apparaît que fortement morcelée. Elle se répartit en trois grands pôles de recherche scientifique : l'étude des médias de masse, puis celle des pratiques de communication, et enfin l'analyse de problématiques afférentes au traitement et à la modélisation de la communication informatique (orientations sciences de l'ingénieur soit *jôhō kôgaku*). À ce constat, il faudrait ajouter le fait que les chercheurs regrettent le confinement, voire la ségrégation des recherches selon les axes précités. À l'heure actuelle, il existe peu de passerelles entre sciences humaines et sociales et sciences de l'ingénieur. Ceci renforce le pressant besoin d'agrégation des savoirs en vue d'une plus grande visibilité des SIC au sein de l'institution universitaire et de la sphère publique. Des projets de fusion entre les divers mouvements fondateurs des SIC japonaises sont à présent à l'étude. Sous l'égide de chefs de file tels que Masamura Toshiyuki, Nishigaki Tôru et Endô Kaoru, l'université Gakushuin a organisé deux rencontres inaugurales entre deux groupes de chercheurs (.JIS³ et .JAI⁴) en mars puis en juillet 2004. Ces échanges ont été dominés par des problématiques autour des technologies de

³ .JIS : The Japan Society for Socio-Information Studies, SIC à orientation sciences humaines et sociales. Voir <http://www.soc.nii.ac.jp/jsis/> (site en japonais).

⁴ .JAI : The Japanese Society for Information Intelligence, SIC à orientation sciences de l'ingénieur. Voir <http://www.ai-gakkai.or.jp/jsai/english.html>.

l'information (TIC) et de l'ingénierie de la communication. Enfin, en parallèle, le *Shôgakkai*⁵ a absorbé l'ancienne dénomination de *Shakaijôhokenkyujo* (Centre de recherche sur la communication sociale).

Récemment, les SIC se sont rapprochées de la sociologie et l'appellation la plus commune correspondant à une identification en sciences humaines et sociales ressort à travers le « vocable-étendard » calqué sur l'anglais *Socio-Informatics*. Plusieurs chercheurs interviewés se recommandent des écrits pionniers de Umesao Tadao dont la thèse, publiée en 1961, fonde le courant des *Socio-Informatics*, en introduisant les études universitaires littéraires et scientifiques sur la communication par le biais des travaux nord-américains. Enfin, l'essoufflement de certaines recherches en matière de *hardware* appelle les sciences de l'ingénieur à une collaboration plus étroite avec les sciences humaines et sociales et, notamment, les sciences cognitives dont la posture critique pourrait relancer l'innovation. Par conséquent, le développement croissant des SIC coïnciderait avec les besoins d'analyse de l'essor des nouveaux médias numérisés. À ce titre, l'œuvre du chercheur japonais Masuda Yuji sur l'évolution de la société moderne en une société de la communication est éclairante.

Autres termes perceptibles dans les conclaves scientifiques, le vocable anglais *medialiteracy* – de l'anglais *media literate* – qui signifie être doté d'une capacité d'analyse critique des médias de masse et des autres vecteurs de communication, mais qui suppose également une filiation directe aux études culturalistes (*Cultural Studies*) de l'école de Birmingham et aux travaux de Stuart Hall, et plus précisément de Richard Hoggart – *The Uses of Literacy* (1957). Cette branche rassemble de nombreux chercheurs en sociologie des médias, tout en envisageant l'humain en société en tant qu'être pensant, agissant, producteur de pratiques, de rites et de symboles. C'est à partir de ce premier constat terminologique qu'a été menée la suite des entretiens.

Les *Cultural Studies*, une référence incontournable

Une deuxième interrogation concerne la façon dont les Japonais nomment le champ des SIC et les théories qui dominent aujourd'hui. Deux grands pôles de préoccupation ressortent, *via* les sciences de l'ingénieur et leur très forte application informatique et les modèles des *Cultural Studies* britanniques, autour de la notion d'articulation, voire de

⁵ Pour davantage d'information sur ces regroupements de chercheurs, il est préférable de se rapporter à l'index suivant : <http://www.jlib.isics.u-tokyo.ac.jp/index-e.html>.

parenté entre certaines identités culturelles, ainsi que les approches culturalistes américaines – impact des études sur les communautés ethniques et les diasporas asiatiques. On notera un intérêt croissant pour les études sur les nouveaux médias (médias numérisés, presse en ligne, etc.), tout en précisant que c'est suite à l'occupation américaine que la sociologie des médias a pris pied dans l'Archipel. Autres créneaux porteurs, l'économie de la communication et l'étude de la mutation de la société industrielle nipponne en une société post-industrielle, avec des corollaires sur les rapports au temps (un répondant mentionnera les chronotopes⁶ de Mikhaïl Bakhtine) et les oppositions société globale *versus* société locale qui interrogent l'impact sociétal de l'accessibilité croissante des langues et cultures étrangères au Japon.

Dans ces entretiens, transparaissent aussi certaines tendances isolées comme les démarches ayant trait à la psychologie sociale (*shakai shinrigaku*) et la référence aux sciences cognitives et à la notion d'*autopoïèse* (Maturana, Varela, 1980) – soit, dans son acception la plus commune, un modèle d'organisation d'un réseau dans lequel chaque composant doit participer à la production ou à la transformation des autres et dont la complexité de la vie moderne japonaise aurait besoin pour retrouver un sens. Enfin, les tribunes scientifiques se passionnent pour les rapprochements entre communication et éducation ainsi que pour les approches de l'interactivité homme/machine – le goût endémique pour les *cyborg* et les robots qui peuplent la création artistique nipponne d'humanoïdes – et l'étude des conséquences de la fracture numérique.

Quelques informations contextuelles viennent compléter cette première synthèse afin de corrélérer les conditions sociales d'émergence des SIC au Japon. L'explosion du marché de l'électronique et des nouveaux médias – notamment des objets portables d'information et de communication comme les ordinateurs portables (*pasokon*), les jeux électroniques (*famikon*) et les téléphones mobiles (*keitai*) ont initié des problématiques dans le champ social. Par le biais de la sociologie de l'innovation et de l'analyse des néo-sociostyles, les chercheurs en communication encouragent la reconnaissance légitime de leur approche scientifique. D'autres enquêtes seront nécessaires pour approfondir ces approches autour du thème de l'innovation. Une tendance contextuelle majeure coïncide avec la volonté politique de développer l'usage des technologies de l'information et de la communication, d'où la nécessaire alliance entre les secteurs des sciences de l'ingénieur et des sciences humaines et sociales.

⁶ Selon le théoricien russe M. Bakhtine, il convient d'étudier les manifestations de l'humain en société avec ses chronotopes particuliers – la corrélation des rapports spatio-temporels (Todorov, 1981).

Citons également la hausse récente du degré d'accessibilité des Japonais aux cultures et produits étrangers *via* la société de consommation et les accords du Plaza⁷, initiés par l'ancien Premier ministre – Nakasone Yasuhiro – en 1985. Ces pourparlers revendiquaient une baisse du dollar, mais aussi une plus grande traçabilité de la culture japonaise à travers le développement d'une infrastructure communicationnelle de haut niveau, offrant des capacités décuplées de traitement et de stockage de données numériques. Autre moment crucial dans la reconnaissance des SIC au sein de l'espace public, la présence quasi ubiquitaire des experts pour accompagner les projets de décentralisation – politique d'autonomisation régionale, pouvoir des régions et autoroutes régionales de l'information.

L'entrée du Japon dans l'ère de la communication de masse

Un bref historique nous rappelle comment les SIC se sont implantées au Japon par le biais de quatre grandes vagues successives au XX^e siècle. En premier lieu, dès les années 20, des approches marxisantes autour des *shimbun gaku* ont vu le jour – études et réflexions sur le rôle social du développement des médias de masse et surtout de la presse écrite depuis l'ère Meiji. Dans un deuxième temps, l'occupation américaine de 1945 à 1952 a stimulé l'apparition des études de réception à travers l'utilisation d'un arsenal d'instruments de mesure (sondages, enquêtes d'opinion, études d'audience et approches critiques sur la publicité...). Les deux décennies suivantes ont alors concouru à l'émergence progressive d'une société de la communication. En outre, l'essor de la télévision et de la publicité a restructuré l'espace public tout en initiant les premières études sociologiques sur l'innovation. Enfin, l'ascension fulgurante des nouveaux médias numérisés (1980-1990) a annoncé les pressants besoins de collaboration entre partisans des sciences exactes de l'ingénieur (*jōhō kōgaku*) et sciences humaines et sociales (*jōhōgaku*) dont les démarches réflexives sur l'impact sociétal de ces nouveaux outils de communication sont devenues de plus en plus prisées.

⁷ Pendant les années 80, les cycles de désinflation, croissances et krachs ont frappé de plein fouet les grandes puissances monétaires et industrielles. L'Amérique s'endettait et l'Allemagne et le Japon accumulaient des excédents d'exportations colossaux. Aussi, le 22 septembre 1985, le groupe des sept pays les plus industrialisés a-t-il signé les accords du Plaza pour faire baisser le dollar et entériner une baisse de 50 % par rapport à deux autres monnaies réserve, le yen et le deutschemark. Accompagnés de promesses de relance économique, les accords du Plaza ont entraîné l'adoption de crédits directement attribués au développement de la communication nipponne.

Il semble arbitraire de vouloir extraire à tout prix certaines approches typiques, ou marginales, des chercheurs japonais dans le champ des SIC étant donné qu'aucun thème central (*mainstream*) ne semble clairement affirmé. Cependant, les approches socioéconomiques sur les problèmes de disparité d'accès aux nouvelles technologies et la fracture numérique, les questions sensibles sur la cybersurveillance (références fréquentes à l'image orwellienne de *Big Brother* ou au *panopticon* de Jeremy Bentham amplifié par Michel Foucault), l'e-gouvernance et la cyberdémocratie semblent constituer un paradigme porteur. Autre attrait, la prégnance de certains penseurs francophones comme Michel Foucault, Pierre Bourdieu, Gilles Deleuze et François Jullien dont les regards portés sur la modernité des sociétés contemporaines contrastent avec d'autres auteurs anglo-saxons ou autochtones.

Appréhendées de l'extérieur, les SIC japonaises semblent afficher l'image d'une certaine consistance, ou cohérence. Or, quand on les considère du dedans, apparaissent des ruptures, des tensions comme l'absence de contact entre les deux blocs scientifiques – celui des sciences de l'ingénieur et celui des sciences humaines. Peut-être cela est-il la résultante de l'absence d'un socle basal disciplinaire et normatif. D'ailleurs, il semble n'exister qu'un seul et unique dictionnaire encyclopédique des SIC (*Jhō kōgaku jiten*, 2002).

Une recherche peu exportable

Une autre aspect crucial pour mesurer la légitimité des SIC au Japon consiste à comprendre le fonctionnement des lieux de diffusion de la recherche en communication dans l'Archipel. Il existe un circuit d'accréditation des compétences scientifiques à deux vitesses. D'une part, les jeunes chercheurs sont encouragés à présenter leurs travaux lors des symposiums annuels et à publier dans la revue de leur laboratoire universitaire – il s'agit alors de publications de faible qualité scientifique (pas de comité de lecture et aucun examen en double aveugle). D'autre part, « séniorité oblige », certaines revues de prestige à caractère hautement commercial, mais à grand tirage, représentent un espace de communication très prisé par les chercheurs confirmés. Parmi elles, citons *Hihyō kūkan* (*L'Espace*), *Gendai shiso* (*La Pensée contemporaine*), et *Sekai* (*Le Monde*) chez les maisons d'édition *NTT Shuppan* et *Iwanami Shoten*.

L'absence d'une revue nationale scientifique dédiée à la communication ainsi que d'un organisme équivalent du CNRS accentue le fossé entre la légitimité croissante des sciences de l'ingénieur, et le retard des sciences humaines qui amorcent un net repli vers les disciplines mères comme la sociologie et la philosophie. Les projets de publication à l'étranger en langue anglaise restent très isolés, même si de nouvelles possibilités de diffusion

électronique se dessinent *via* des webzines scientifiques. Enfin, si la recherche japonaise renvoie une image encore très ethnocentrée, des projets de coopération interuniversitaires asiatiques sont à l'étude sous la direction du professeur Itô Mamoru, de l'université de Waseda. Plusieurs chercheurs citent le développement considérable du domaine des études interculturelles asiatiques (*Kokumin bunka hakkyōgaku*). Des travaux sont engagés autour des notions de positionnement identitaire à l'articulation entre les dimensions locale et globale comprenant l'évolution des identités nationales asiatiques face à la mondialisation. D'autres études concernent l'exportation des modèles médiatiques nippons dans la sphère asiatique. N'oublions pas de citer le renouveau des recherches concernant les polémiques autour de l'absence de diffusion radiophonique de sujets post-coloniaux sensibles.

Après avoir décrit certains écarts en termes d'objets de recherche, méthodologies et référentiels théoriques entre la France et le Japon, l'enquête a aussi permis de déterminer le type de relation que les chercheurs japonais en information et communication entretiennent avec les théories du monde occidental. La notion d'affiliation sous-tend qu'une relation père-fils s'instaure. La langue japonaise fait appel à l'expression *iemoto* (ie. : maison et *moto* – origine – d'où l'acception de maître). Cette notion chevaleresque, empreinte de néo-confucianisme, retrace la redevabilité morale du disciple envers son maître. Le philosophe Watsuji Tetsurō⁸, dont l'œuvre maîtresse *Fūdo* (1935) – cet idéogramme que transcrivent les idéogrammes du vent et de la terre sera simultanément traduit en tant que milieu, climat, commerce humain ou relation – concerne l'éthique, a recours aux termes de *ma* ou *aida* pour caractériser la japonité quant au sens de l'espace et des relations humaines. Ces termes expriment ce qui existe entre deux choses, deux personnes ou deux faits ; ils expriment aussi la nature de la relation qui les lie au locuteur. Aussi cette notion, proche de l'intersubjectivité occidentale, peut-elle accompagner la relation entre des écoles de pensée ; qu'il s'agisse d'une école artistique ou de pensée, *iemoto*, le maître héréditaire persiste. Il importe de transmettre ou de perpétuer des lignées quasi familiales. Un artiste de génie sans continuateurs serait comparable à une fleur unique dont la splendeur serait condamnée à disparaître. La culture japonaise excelle dans la transmission de formes matricielles, les *kata*. On retrouve celles-ci dans tous les arts traditionnels, qu'il s'agisse du *sadō* (l'art du thé), de la poésie *waka*, la plus ancienne, de l'art des jardins, du théâtre *nō* ou du *kendō* (l'art du sabre), méthodes et formes sont régies par une combinatoire de *kata* qui atteste de l'adoption du principe de *iemoto*.

⁸ Se référer à la phénoménologie de l'école de Kyōto et à son fondateur K. Nishida, voir Watsuji (2003).

À ce jour, il existe chez les jeunes chercheurs japonais en communication un engouement pour les théories occidentales et, à nouveau, une forte affiliation aux modèles de pensée culturalistes anglo-saxons. Cela coïncide avec le nombre croissant de bourses d'études anglophones et de séjours de recherche disponibles à l'étranger (États-Unis, Royaume-Uni, Australie). L'attrait pour la nouveauté conceptuelle exprime la tendance japonaise surprenante à se « gorger de théories nouvelles » comme les pensées post-modernes et post-structuralistes. Il s'agirait d'une sorte de « copisme » des valeurs étrangères, dénué d'esprit critique et de retour réflexif, attitude que déplorent plusieurs enquêtés. Sans aucun doute, le manque d'exportation des modèles japonais de communication au-delà des limites de l'Archipel est conséquent à la complexité de la pensée japonaise et aux pratiques de diffusion scientifiques encore trop ethnocentrées.

Le Japon, en quête d'originalité

Outre la complexité des démarches de diffusion scientifique, on note une originalité thématique des recherches en communication. À la différence de l'ensemble de ses voisins asiatiques comme la Chine, Taiwan, Singapour et la Corée du Sud, le Japon aborde les technologies de l'information et de la communication en matière de contenu, non pas uniquement en termes de contenant (infrastructure et développement socioéconomique). L'analyse des usages et les répercussions sociétales de la fracture numérique en cours atteste d'un processus de maturation en SIC. La recherche appliquée a également le vent en poupe comme celle sur les usages du *suica* – système de titre de transport électronique télé-délectable de la compagnie ferroviaire *Japan Railways (JR line)* mis en place sur la ceinture périphérique de Tokyo. Si les études ethnographiques ont fleuri ces dernières années sur les usages de l'*e-mode* et autres dérivés des objets portables d'information et de communication, cette tendance affiche à ce jour un net recul. Autres spécificités, les études sur des phénomènes de société comme les *otaku*⁹, la culture du jeu, du gadget électronique et de la miniaturisation (*tamagoshi*¹⁰) et l'essor des

⁹ *Otaku* : notion péjorative qui décrit des jeunes gens solitaires et asociaux qui ne sortent jamais de chez eux. Friands de fanzine, *manga* et *anime* (voir *infra*), ils vivent reclus derrière leur écran d'ordinateur où ils compulsent inlassablement informations et photos et se construisent un univers fantasmatique (terme équivalent *nerd*).

¹⁰ Les *tamagoshi*, ou « admirables petits œufs électroniques », ont connu un franc succès en France récemment. Ils ont été inventés par A. Maitai, une japonaise de 30 ans qui s'était inspirée d'un jeu sur ordinateur où il fallait s'occuper d'un poisson dans un aquarium virtuel. Les enfants doivent s'en occuper comme de véritables animaux, les nourrir, les soigner, les nettoyer, les faire jouer... et ils peuvent devenir capricieux.

*anime*¹¹ et des *manga*¹². D'aucuns situent l'estampe japonaise et sa technique de stratification des surfaces d'inscriptions visuelles et discursives comme une amorce à la réalisation des futures planches (*story-board*) de dessins animés, en bref Hokusai Katsushika précurseur de Walt Disney... !

Parmi les théoriciens qui semblent avoir marqué d'une empreinte indélébile les générations suivantes de chercheurs, on trouve Masuda Yuji (voir *supra*), annonciateur de la société de l'information dont les réflexions avant-gardistes auraient influencé le modèle américain *NII – National Information Infrastructure*. L'anthropologue Umesao Tadao (1983) réapparaît avec sa théorie – *ofuse no riron* – qui attribue la valeur de l'information au prestige de son auteur plus qu'à la qualité de son contenu, syndrome de nos sociétés modernes consuméristes. Ce même auteur disserte sur les fonctions digestives de l'information et son « effet cognac » qui, en l'absence de valeur nutritive, permet de mieux « digérer » la pénibilité de l'existence. Dès les années 60, Yoshida Tamito¹³ a également œuvré pour le rapprochement du courant des *Socio-Informatics* et des sciences dures et a initié certaines attitudes de recherche que l'on retrouvera plus tard dans les *Cultural Studies*. Enfin, le philosophe Tsurumi Shunsuke, fondateur de la revue *Shisô no kagaku* (*Science de la pensée*) et auteur de *Cent ans de pensée au Japon* (1966), imprégné de pragmatisme suite à des études à Harvard, encourage l'éclectisme de la culture de l'Archipel tout en insistant sur les domaines de la pensée populaire. À ce titre, il rappelle dans la lignée des philosophes japonais de l'Époque moderne (1860-1945) qui sont confrontés à l'apport occidental – à la suite de l'École de Kyôto et de Nishida Kitarô – la nécessité de s'ouvrir aux sciences étrangères et d'évaluer la part qui revient au fonds japonais et celle dévolue aux systèmes de pensée occidentaux. Cette ouverture délibérée vers ce que la pensée occidentale a à offrir au Japon se décline à travers une capacité nouvelle à interroger le social au quotidien et préfigure l'avènement des SIC. Une autre interrogation succède à ces descriptions, celle de l'acculturation scientifique entre les SIC japonaises et étrangères.

¹¹ *Anime* (prononcer « animé ») est un mot japonais fondé sur le mot anglais *animation* et désignant les dessins animés. Citons les succès emblématiques des réalisateurs H. Miyazaki, *Voyage de Chihiro*, et *Princesse Mononoké*, et I. Takahata, *Le tombeau des lucioles* et *Mes voisins les Yamada*.

¹² Les premières esquisses ou caricatures grotesques (*manga*) étaient signées par l'un des plus grands artistes japonais du XIX^e siècle, K. Hokusai. Aujourd'hui, après le travail majeur de l'auteur de *Metropolis*, O. Tezuka, le style du manga a acquis ses lettres de noblesse – traits clairs, images simples, découpages cinématographiques et personnages humoristiques, voire érotico-futuristes.

¹³ T. Yoshida, professeur émérite à l'université de Tokyo et vice-président de l'*International Institute for Advanced Studies* (<http://www.iias.or.jp>) a proposé que le concept d'information devienne une clé pour élucider la continuité et la discontinuité entre les sciences naturelles, d'une part, et les sciences humaines et sociales, d'autre part.

Quand acculturation rime avec japonisation

Aujourd'hui, si l'influence unanime des théories occidentales prévaut et forme le socle des SIC japonaises, le phénomène de japonisation mis en oeuvre n'échappera à aucun observateur étranger. Dans le cadre de cette étude, retenons l'inscription disciplinaire en anthropologie culturelle du terme d'acculturation, c'est-à-dire des phénomènes de contact et d'interpénétration entre civilisations différentes dont la japonisation fournit un exemple. Étudier les processus d'acculturation scientifique entre chercheurs japonais et occidentaux revient à enregistrer les contacts entre ces deux ensembles culturels et des actions et réactions l'un vers l'autre tout en laissant de côté l'analyse des processus de conflit. D'autres notions apparaissent alors, tels l'ajustement et la contre-acculturation. Au-delà de la phase de transfert culturel et scientifique, décrite dans les réactions de l'ensemble des répondants, c'est davantage le caractère processuel et continu des échanges et interactions entre les cultures scientifiques à l'oeuvre qui suscite l'intérêt. L'expression de cette volonté de japonisation est apparue de manière récurrente lors des entretiens avec les experts.

La combinaison des nouvelles technologies de l'information et de la communication et la culture japonaise de la miniaturisation – épiphénomène de l'hyperdensité que connaît l'Archipel et trait saillant des cultures confucianistes au sein desquelles la précision est élevée au rang de vertu – a donné naissance à des gadgets et des jouets électroniques tels que les *tamagoshi* (voir *supra*). Cette ouverture aux technologies de l'information et de la communication a généré une contre-acculturation à travers l'apparition inquiétante d'une forme de déviance suicidaire adaptée à ces nouveaux médias, le *netto shinju*. *Netto* signifie internet et *shinju*, double suicide ou suicide collectif. Ce terme est apparu suite à une recrudescence, au Japon, de suicides collectifs concernant des individus qui étaient entrés en contact *via* l'internet et ses forums de discussion.

Les médias de masse n'ont pas échappé au phénomène de l'acculturation. Suite à l'introduction des séries télévisées et autres *soap opera* anglo-saxons des années 60-70, les Japonais ont, par un mécanisme de traduction sociétale et de transformation, mis au point des *kazoku dorama* et *hōmu dorama* – séries télévisées asiatiques qui répondent à une logique confucianiste adaptée aux sociétés industrielles – puis les ont exportées dans toute la sphère asiatique. En matière de recherche, les études récentes sur la culture japonaise populaire (*taishu bunka*) ont donné naissance à de nouvelles dramaturgies urbaines et à des analyses de Yoshimi Shun'ya (1982), proches du courant des *Cultural Studies* sur les nouveaux lieux de sociabilité tokyoïtes.

Par ailleurs, le caractère insulaire japonais a encouragé l'essor d'une culture de la médiation et du « transportable », la mer contribuant à accroître les échanges avec les cultures d'ailleurs alors que les communications terrestres étaient rendues difficiles en raison d'un environnement souvent hostile aux déplacements humains (relief volcanique, végétation impénétrable, côte morcelée, îles innombrables...). Sur le plan linguistique, l'évolution des structures de transcription atteste aussi d'un phénomène d'ouverture à l'altérité. Normalement, la langue japonaise utilise les 48 signes du syllabaire *katakana* pour transcrire les mots d'origine étrangère mais, depuis peu, l'alphabet latin (*roma-ji*) s'est imposé pour les jeunes générations, d'où l'accroissement des néologismes et d'une capacité d'énonciation synthétique *via* le processus de *romajisation*. Dernière préoccupation, le rôle que joue l'émergence des SIC japonaise dans la sphère asiatique et, par extension, dans notre monde contemporain à l'heure de la globalisation.

Le Japon, moteur historique de la recherche asiatique

L'historicité des SIC japonaises par rapport au reste des pays asiatiques a promu ce dernier comme principal instigateur de la recherche sur la communication contemporaine en Asie de l'Est. L'ouverture de l'Archipel à la modernisation et aux théories occidentales lors de l'ère Meiji en 1868, la modélisation imposée par l'occupation américaine à l'issue de la Seconde Guerre mondiale et son essor socioéconomique pendant la deuxième partie du XX^e siècle ont tour à tour entraîné un processus de maturation des théories de la communication. La collaboration scientifique s'est récemment accrue avec ses voisins asiatiques à travers la mise en place de programmes encourageant une plus grande mobilité des enseignants-chercheurs et des étudiants.

Pionnier de la modélisation de la société de l'information (*jôhō shakai*) en Asie et initiateur en téléphonie mobile des recherches sur les nouveaux usages comme l'*e-mode*, le Japon pilote à présent des projets scientifiques sur les thèmes des politiques publiques d'accès aux logiciels libres (*open source*) et de la recherche sino-japonaise en sociologie des médias de masse et en journalisme. Le paradigme orwellien de la cybersurveillance, de l'internet et du respect de la vie privée, lui permet également d'occuper une place de leader scientifique sur la plate-forme asiatique.

Conclusion

Depuis plusieurs décennies, les *nihonjin-ron* et autres japonologies ont abordé ledit modèle caractéristique de la communication interpersonnelle japonaise, *ishin-denshin*, dont l'expression reste chère aux pratiquants des arts martiaux. Cette forme de communication non verbale ou de transfert de pensée – *mind to mind communication* en anglais – caractérise aux yeux des Européens le goût pour la réserve et le non-dit de l'ensemble de la nation nipponne. Cependant, toute focalisation sur la singularité de la communication japonaise serait abusive alors qu'aucune *episteme* ne semble poindre en sciences humaines et sociales et que la culture de l'antique Cipango partage tant de traits communs avec les autres cultures et écoles de pensée asiatiques.

En effet, si un nouveau paradigme émergeait en SIC aujourd'hui, ce serait certainement du côté de la recherche sur la communication des cultures idéographiques qu'il conviendrait de regarder ; les textes de François Jullien (2002) et Thierry Marchaisse *et al.* (2003) sont à ce titre éclairants. Pour penser la modernité asiatique, François Jullien invite chacun à le suivre dans son itinérance analytique qui l'a conduit de la Grèce antique vers la Chine, afin de puiser au sein de ces deux grandes civilisations les attributs de la pensée universelle, le Japon n'ayant jamais interprété que le rôle de deuxième consul auprès de son puissant voisin dont la « culture du lettré » aura inspiré bien des exégèses. Cette dernière image accompagne la recherche japonaise actuelle, une démarche appliquée à la traduction, la médiation de la pensée asiatique, et ce avec un formalisme poussé à l'extrême.

À l'instar du vieil adage japonais « *Sen ri no michi mô ippo kara* » [Un voyage de mille lieues débute toujours par un premier pas], cette approche vise la constitution d'un savoir émergent sur la communication asiatique. Le rôle que joue le Japon sur l'échiquier mondial en tant que deuxième exportateur de produits culturels derrière les États-Unis d'Amérique appelle les Européens à davantage de concertation pour démêler la question des apports culturels nippons à la modernité. Ce questionnement constant de l'altérité appelle des démarches scientifiques croisées et, pour paraphraser Hans W. Iesmann (1997), ressortit d'un pied de nez au syndrome de l'autoréférence qui menace la vieille Europe.

Références

- Hoggart R., 1957, *La Culture du pauvre : étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, trad. de l'anglais par Fr. Garcias, J-CI. Garcias, J-CI. Passeron, Paris, Éd. de Minuit, 1970.
- Jhō kōgaku jiten* [Dictionnaire], 2002, Tokyo, Kobunto Shuppan.
- Jillien Fr., 1995, *Le détour et l'accès. Stratégies du sens en Chine, en Grèce*, Paris, Grasset.
- 2003, *La grande image n'a pas de forme*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Jillien Fr., Marchaisse Th., 2000, *Penser d'un dehors (la Chine)*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Lagane J, 2002, « Vers une approche ethnographique des usages des nouvelles technologies de l'information et de la communication au sein des moyennes structures malaisiennes », *MEI Médiation et information*, 15, pp. 137-152.
- Lagane J et al., 2002, « Pratiques de situation de communication et NTIC dans les pays du Sud », pp. 211-234, in : Leboeuf Cl., dir., *Pragmatique des communications instrumentées*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Marchaisse Th. et al., 2003, *Dépayser la pensée : dialogues hétérocycliques avec François Jillien sur son usage philosophique de la Chine*, Paris, Éd. Les empêcheurs de tourner en rond.
- Maturana H. R., Varela F. J, 1980, « Autopoiesis and Cognition : The Realization of the Living », p. 141, in : Cohen R. S., W artofsky M. W., *Boston Studies in the Philosophy of Science*, vol. 42, D ordrecht, D. Reidel.
- Todorov T., 1981, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*. Suivi de *Écrits du Cercle de Bakhtine*, trad. du russe par G. Philippenko, avec la collab. de M. Canto, Paris, Éd. Le Seuil.
- Tsunami S., 1966, *Cent ans de pensée au Japon* [Nyon no shintō hyacinthe], trad. du japonais par J Lallaing, Arles, Ph. Piquier, 1996.
- Umesao T., 1961, *Le Japon à l'ère planétaire*, trad. du japonais par R. Sieffert, Paris, Publications orientalistes de France, 1983.
- Watsuji T., 1971, *Fūdo : ningengakuteki kōsatsu*, Tokyo, Iwanami shoten.
- 2003, « La signification de l'éthique en tant qu'étude de l'être humain, présentation de Bernard Stevens », *Philosophie*, 79, sept., pp. 5-24.
- W iessman H., 1997, *From Horror to Hope : Germany, the Jews and Israel*, German Information Centre, New York.
- Yoshimi S., 1982, *Toshi no Dramaturugi, Tokyo sakariba no shakaishi*, Tokyo, Shohan.